

CHANTS ET DANSES DES PYGMÉES AKA DU CONGO

Ensemble Ndimba



Théâtre Claude Lévi-Strauss – Musée du quai Branly
37 quai Branly, 75007 Paris

Vendredi 23 mai de 14h00 à 15h30
(1 h de représentation suivie de 30 mn d'échange avec les artistes)

Pour le confort de tous,
les classes sont priées d'arriver au théâtre à 13h45 dernier délai.
Merci !

Maison des Cultures du Monde, 101 boulevard Raspail, 75006 Paris
01 45 44 72 30 / info@maisondesculturesdumonde.org

Les photos utilisées dans ce dossier ne peuvent être reproduites

La Maison des Cultures du Monde : vivre l'expérience de la rencontre avec l'autre....

Fondée en 1982, la Maison des Cultures du Monde est une institution culturelle pionnière en matière de dialogue des cultures qui s'engage activement auprès du jeune public.

Dans le cadre du **Festival de l'Imaginaire**, des élèves de tous âges sont invités à découvrir les patrimoines culturels du monde à travers une série de spectacles.

Choisis tant pour leurs qualités esthétiques et leur représentativité culturelle que pour leur potentiel pédagogique, ces spectacles sont conçus sous forme de rencontres, généralement 1h de représentation suivie de 30 minutes de discussion avec les artistes.

L'ENSEMBLE NDIMA

Ce concert est consacré à **l'une des traditions musicales les plus spectaculaires au monde**. Loin de tout exotisme – le mot pygmée renvoie trop souvent à la notion controversée de « peuple premier » – il s'agit avant tout de **découvrir des musiciens hors pair et un univers musical d'une richesse, d'une complexité mais aussi d'un entrain étonnants**. Transmises oralement, pratiquées par tous, les **polyphonies vocales pygmées**, et tout particulièrement celles du peuple Aka, ne cessent d'émerveiller. Quant à leurs danses, ce sont de petits bijoux d'invention et de truculence.

Ndima (littéralement : *la forêt* en langue aka) est composé de trois hommes et trois femmes Aka originaires d'un tout petit village forestier du département de la Likouala en République du Congo : Kombola. Depuis Brazzaville, on y accède par avion, pirogue puis à pied.

Il n'est pas dans la tradition pygmée de former des ensembles, amateurs ou professionnels. Mais comme partout, certaines personnes chantent, dansent, jouent mieux que les autres. Alors, pour promouvoir leur musique et la sauvegarder, ils ont décidé en 2003 de former un ensemble à géométrie variable selon la disponibilité de ses membres parfois retenus par une autre activité ou, pour les femmes, par une grossesse. Aidés par l'ethnologue Sorel Eta qui joue bénévolement le rôle d'agent de développement local et d'impresario, Ndima a déjà publié deux CD au Congo dont un avec le soutien de l'Unesco.

Ndima en tournée en Suisse en 2013



LES PYGMÉES

Le terme « pygmée » désigne un ensemble de populations de l'Afrique centrale installées principalement dans les zones de forêt équatoriale où elles vivent de façon semi-nomade de la chasse, de la cueillette et parfois d'un peu d'agriculture vivrière.

L'étymologie de *pygmée* est *pygmaïoi*, un mot forgé à partir de *pygmaïos* (πυγμαῖος) signifiant une longueur d'une coudée, et désignant dans la mythologie grecque un peuple africain de petite taille. D'après Aristote, les Pygmaïoi ne mesuraient que 70 cm.

Les pygmées d'Afrique centrale ne sont pas aussi petits, tant s'en faut. Ils mesurent en moyenne 1,20 m à 1,50 m et l'on suppose que leur taille est le résultat d'une longue adaptation au milieu touffu de la forêt vierge dont ils furent pendant des millénaires les seuls habitants. Au reste, cette question de taille devient aujourd'hui secondaire car, comme tous les peuples du monde de nos jours, et notamment du fait de la multiplication des métissages avec leurs voisins bantous, les pygmées grandissent eux aussi. Ce qui importe, c'est la survie de leur société, de leur culture et de leur mode de vie.

Se nourrissant des produits de la chasse et de la cueillette, des activités incompatibles avec une forte concentration de population, **les pygmées ont toujours vécu en petits groupes familiaux de quelques dizaines de personnes dans des campements de huttes démontables** qui leur permettaient de traverser la forêt en quête de leurs ressources.

L'établissement progressif mais massif d'agriculteurs sédentaires bantous (parfois appelés « grands Noirs ») depuis le bassin du Congo jusqu'à l'Afrique du sud entre le deuxième millénaire avant J.-C. et le XIII^e siècle, puis la colonisation française et belge qui inaugura un vaste processus d'exploitation des forêts et des sous-sols qui se poursuit aujourd'hui, ont provoqué **une destruction partielle de la forêt équatoriale et du gros gibier** (éléphants, grands singes...), **repoussant les populations pygmées vers de régions de plus en plus reculées**, et accentuant ainsi leur fragmentation démographique.

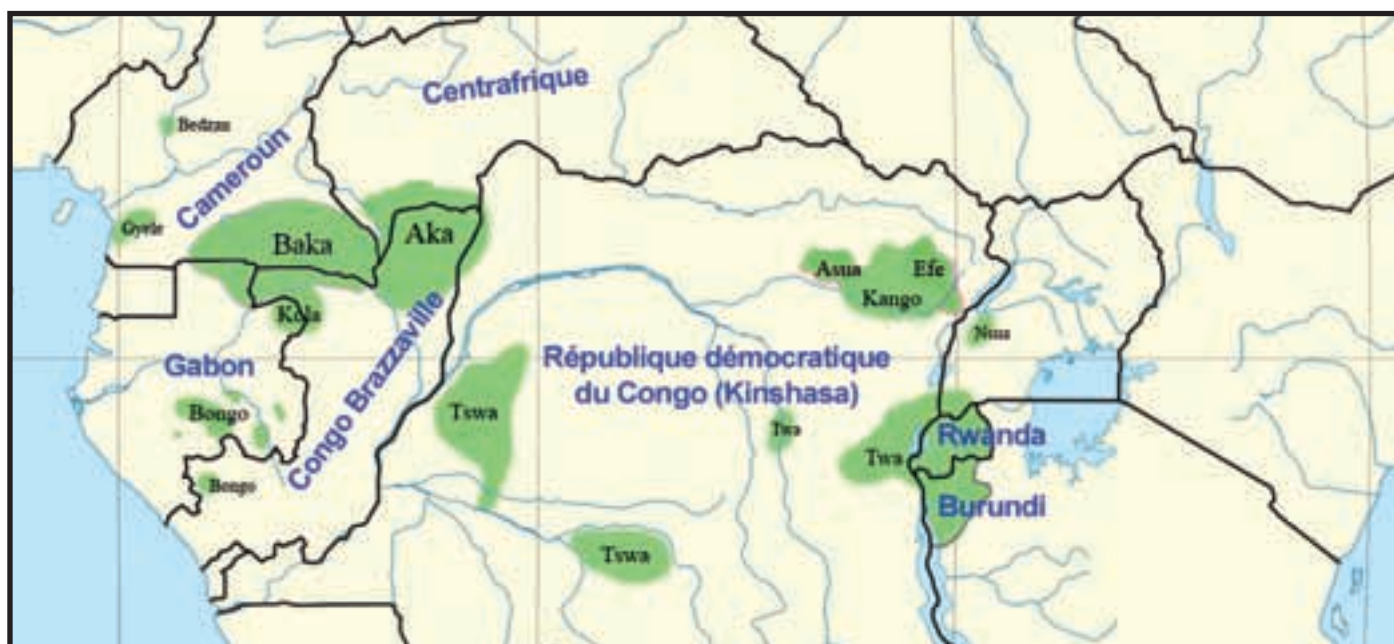


Ci-dessus : Un lièvre de brousse pris au piège lors d'une chasse au filet.

Ci-contre : avant la chasse à l'arc, les hommes enduisent les flèches de poison. © DR

Aujourd'hui, ils se répartissent dans les forêts équatoriales du bassin du Congo depuis le sud du Cameroun jusqu'au Rwanda et au Burundi en passant par le sud de la Centrafrique et le nord du Congo-Brazzaville, et tout le Congo-Kinshasa. Il n'existe pas de recensement précis, mais la population pygmée n'excède pas 200.000 personnes.

À l'exception des Twa du Rwanda (8.000 personnes seulement depuis les massacres de 1994) et du Burundi (30.000) qui sont pour la plupart intégrés à la société de ces anciens royaumes dont ils ont adopté la langue et la culture, les pygmées se subdivisent en groupes ethnolinguistiques distincts ayant chacun sa langue, ses traditions, ses pratiques religieuses et sa musique : les principaux sont les Baka au Cameroun (40.000 individus), les Aka en Centrafrique et au Congo-Brazzaville (30.000), les Gundi en Centrafrique (9000), enfin en République démocratique du Congo (Congo-Kinshasa) : les Tswa (15.000), ainsi que les Asoa (25.000), Efe (15.000) et Kango (6.000) de la forêt de l'Ituri connus sous le nom de Mbuti et qui souffrent depuis des décennies du conflit qui perdure le long des Grands Lacs.



La situation sociale, économique et politique des pygmées en Afrique centrale est difficile et si des États ont peu à peu reconnu leur statut de citoyen à part entière (comme le Congo-Brazzaville en 2011), les pygmées sont toujours maintenus dans un état de sujétion et parfois même de servage par leurs voisins bantous.

Ces deux populations sont liées par une association d'intérêts mêlée de mépris et de crainte. De par leur connaissance intime de la forêt, les pygmées sont non seulement pourvoyeurs de gibier et d'autres produits de la sylvie, mais leur maîtrise des esprits de la forêt, souvent redoutables, en fait aussi des devins, des guérisseurs, parfois même des sorciers. En retour, les Bantous leur assure encadrement et « protection », et leur fournissent des produits agricoles, un peu de viande de bétail, du sel et du tabac, quelques billets et de l'alcool qui reste un bon moyen d'aliénation.

Mais la principale menace qui pèse aujourd'hui sur le destin des pygmées est **une exploitation forestière acharnée qui détruit les forêts, mite leur territoire, fait disparaître le gibier, menaçant ainsi l'activité, l'habitat, le système social et la culture des pygmées**. Contraints de se sédentariser dans des villages et dans certains cas de s'abandonner dans des camps de réfugiés, ils perdent leurs repères, leurs valeurs, leurs coutumes, leur culture.

UNE GRANDE RICHESSE DES ARTS DE L'ORALITÉ

En dépit de leurs différences, notamment linguistiques, la plupart des groupes pygmées partagent plusieurs points communs. Ils sont **généralement organisés en petits groupes non hiérarchisés dans lesquelles les relations sont égalitaires**. Certes, la parole des anciens est prépondérante, mais **aucune décision concernant une communauté ou un campement ne peut être prise sans une discussion préalable à laquelle tout le monde, hommes et femmes, participe**. La cueillette, la chasse au gros gibier sont toujours collectives et le produit est équitablement partagé entre les familles.

Il en va de même pour **la religion et les arts, deux domaines indissociables**. Les chants et les danses ont presque toujours une fonction sociale ou rituelle et sont toujours pratiqués de manière collective, là encore **sans hiérarchie aucune**. La notion de musicien professionnel n'existe pas, même si les chanteurs ou danseurs les plus talentueux bénéficient d'une reconnaissance au sein de la communauté.

Contraints de se déplacer et ne pouvant donc s'encombrer d'objets, **les pygmées ont toujours privilégié les arts de l'oralité : mythes, contes, chantefables** (contes entrecoupés de chants), chants et danses. La pratique instrumentale est relativement récente et **la plupart des instruments qu'ils utilisent sont empruntés à leurs voisins**.

L'art vocal est donc privilégié et trouve son expression la plus parfaite dans la polyphonie, en particulier celle des pygmées Aka du Congo et de Centrafrique.



L'habitat se transforme : avec la sédentarisation, le campement de huttes traditionnelles (en haut) est remplacé par des cases en pisé, comme à Kombola (en bas), le village du groupe Ndima.

LES AKA EN QUELQUES MOTS

Chasseur-cueilleurs, les pygmées Aka sont reconnaissables à leur courte taille et leur habitat traditionnel constitué de huttes en rondin. Les expressions esthétiques telles les scarifications corporelles permettent aussi de les identifier. Au nombre de 30.000 environ, ils se partagent entre les forêts du nord de la République du Congo et du sud de la Centrafrique.

Ils parlent leur propre langue, le aka, qui a été étudiée par des linguistes français mais aussi des anthropologues et des ethnomusicologues (cf. *Encyclopédie des pygmées Aka*, dir. Jacqueline M.C. Thomas, Serge Bahuchet, Alain Epelboin et Susanne Fűrniiss, Paris, Peeters/Selaf, 1983-2011).

Enfants de la forêt, les Aka savent prendre soin de cet environnement car leur vie dans tous ses aspects en dépend. Pour se nourrir, ils ont recours aux animaux et aux végétaux comestibles qui poussent à leur portée. Ils se soignent à base de plantes et d'essences diverses dont ils connaissent bien les vertus. Ils en font aussi usage dans leur vie sentimentale pour conquérir l'amour d'une femme, d'un homme ou pour consolider une union matrimoniale. Des objets divers sont confectionnés à base de végétaux pour servir à la chasse, à la cuisine, à la récolte du miel...

Minoritaires et marginalisés, les pygmées Aka entretiennent avec leurs voisins bantous majoritaires des rapports de clientèle, voire de servage, exerçant pour leur compte différentes tâches économiques : chasser, pêcher, collecter du miel, travailler dans les plantations et transporter des charges diverses. En raison de l'influence croissante du modernisme en milieu rural et de la raréfaction de certains produits alimentaires dans la forêt, laquelle est de plus en plus dévastée par les agriculteurs et les exploitants forestiers, leur mode de vie et leur culture sont aujourd'hui fortement menacés.

LE CHANT POLYPHONIQUE DES AKA



Chœur de femmes aka

© S. Fűrniiss

Chez les Aka, la musique fait partie du quotidien et elle est pratiquée par tous. Comme l'écrit Simha Arom, l'ethnomusicologue qui fit découvrir leur musique à la fin des années 70 : « à entendre chanter un chœur aka, c'est-à-dire l'ensemble d'un campement, on retient l'impression d'un extraordinaire entrelacs de voix et de timbres vocaux où prédomine le procédé du jodel » (*Encyclopédie des pygmées Aka*).

Imaginons une fin d'après-midi dans l'espace dégagé devant les huttes du campement, les habitants sont assis, les uns bricolent, les autres bavardent, quelques femmes préparent le repas... Une voix d'homme ou de femme lance alors un appel en arpèges brisés, faisant alterner avec régularité les notes en voix de tête et les notes en voix de poitrine, puis une seconde voix entre, intercalant sa propre mélodie avec la première (principe du « contre-point »), puis d'autres voix encore viennent s'intercaler et se superposer aux premières, et ces voix se doublent, se triplent, se quadruplent à mesure que le chant est repris par toutes les personnes présentes.

Les paroles n'ayant guère d'importance, on peut les répéter ou les varier, et tenir ainsi le chant ad libitum pendant de longues minutes. **Cela semble donc fonctionner comme un canon. Mais la réalité est plus complexe**, car s'il suffisait que chacun répêtât son petit bout de mélodie, cela deviendrait vite lassant. **Chaque chanteur introduit donc des variations dans sa mélodie** : des notes additionnelles, des modifications du rythme, **qui épaississent peu à peu le chant** et lui donne une densité, une puissance extraordinaire.



Les rythmes sont eux aussi complexes, jouant en permanence sur une ambiguïté entre le binaire et le ternaire, de sorte que **les chanteurs se repèrent en battant des mains en mesure.**

Autre aspect important : les Aka chantent en notes « disjointes », c'est-à-dire des notes éloignées les unes des autres dans la gamme, et de manière alternée. Ce mouvement mélodique en dents de scie (une note haute, une note basse, une note haute, etc) est renforcé par la pratique du *jodel*, un terme emprunté à une technique de chant traditionnel tyrolien qui désigne le passage brutal de la voix de poitrine à la voix de tête (ou de fausset).

Les chanteurs entrent un à un dans le chant, le nourrissent, l'épaississent progressivement jusqu'à une sorte d'apogée. De même, ils en sortent un par un jusqu'à l'extinction finale. Et ceci n'est commandé par personne. Chaque exécution d'un chant est donc unique car on ne peut prévoir son degré de complexité polyphonique et rythmique et sa durée.

Cela n'est possible que parce que le chant est cyclique : chaque chanteur répète et varie une formule mélodique et rythmique autant de fois qu'il le souhaite. C'est ce que les ethnomusicologues appellent un ostinato à variations et que l'on pourrait représenter sous la forme d'une roue tournant indéfiniment, sans véritable début, ni fin.

Les Aka sont de purs musiciens. Ce qu'ils cherchent, c'est l'acte de création collective à travers une série d'interactions individuelles, l'élaboration d'une vaste architecture sonore dont la structure, connue de tous, laisse à chacun un espace d'invention et de liberté. Leur musique est à l'image de leur société : elle est autogérée à partir d'un ensemble de règles admises par tous.

Il en va de même pour l'apprentissage de la musique qui se fait dès l'enfance, par « imprégnation », comme pour une langue maternelle. Pendant les séances de chant, les tout-petits sont assis sur les genoux de leur mère ou de leur père et sont bercés par la musique. Plus grands, ils ont leurs propres jeux chantés qu'ils se transmettent entre eux ; ces jeux leur permettent de s'exercer sur des formules mélodiques et rythmiques assez simples et parfois même sur des polyphonies rudimentaires. Mais bien vite, ils peuvent se lancer dans les chants d'adultes, en particulier dans le registre des femmes qui convient aux filles et aux garçons dont les voix n'ont pas encore mué.

LE RÉPERTOIRE

Le répertoire comprend des chants de divertissement, des chantefables (contes entrecoupés de petites ritournelles chantées), mais dans leur grande majorité les chants et les danses répondent à une fonction sociale et/ou rituelle.

La chasse par exemple suscite un important répertoire de chants propitiatoires qui précèdent le départ, qui célèbrent le retour ainsi que d'appels modulés qui sont lancés pendant la chasse à travers la forêt (photo p.10). Ces chants peuvent varier selon le gibier qui a été tué car il faut apaiser l'esprit de l'animal tué. La récolte du miel (photo ci-dessous) a aussi son répertoire. Les rites de divination, les rituels de guérison sont également accompagnés de chants, tout comme l'installation du groupe dans un nouveau campement. Enfin, il y a des chants pour le mariage, pour les femmes enceintes, pour la naissance, notamment la naissance de jumeaux qui est considérée comme un mystère divin, et bien sûr pour les funérailles.

La plupart de ces chants, rituels ou profanes, sont accompagnés de danses individuelles ou collectives où l'on retrouve sous forme chorégraphique le thème ou les circonstances du chant. Le chant pour apaiser l'esprit de l'éléphant tué est par exemple accompagné d'une danse qui imite le pas de l'animal. La danse d'un esprit de la forêt est figurée par un grand masque de feuilles qui couvre tout le corps du danseur. Dans les danses individuelles, les mouvements peuvent révéler une grande virtuosité et une beauté graphique qui est magnifiée chez les femmes par la majesté de leur épais pagne de raphia qui amplifie les mouvements du bassin (photo de couverture).

Le répertoire ne se limite pas à des chants connus de tous et transmis de génération à génération depuis des temps immémoriaux. Il s'agit d'une tradition vivante et chaque année apporte ses nouveaux chants qui sont testés par la communauté. Un chant qui « résiste » quelques années est alors digne d'entrer au répertoire. Cependant les pygmées différencient clairement le répertoire canonique (ou classique), notamment les chants rituels, et le répertoire récent, plus malléable.



La récolte du miel.

© DR



Danse d'un esprit de la forêt, masque de longues feuilles.

© DR

LES INSTRUMENTS

À part les **tambours** qui accompagnent certaines danses, les instruments de musique sont joués le plus souvent individuellement, pour le délassement. Ce sont l'arc musical, la harpe arquée, la harpe-cithare. Les pièces, tout comme les chants, sont des formules mélodiques et rythmiques qui sont répétées et variées.

L'**arc musical**, que l'on retrouve un peu partout en Afrique, s'inspire de l'arc de chasse. Il est tenu dans une main de telle sorte que la corde soit en partie placée devant la bouche ouverte du musicien. De l'autre main, celui-ci frappe la corde avec une baguette et en modifiant la forme de sa bouche, il module les sons ainsi produits, comme avec une guimbarde.

La **harpe arquée** et la **harpe-cithare** sont des instruments empruntés à leurs voisins bantous. La harpe arquée est composée d'une caisse en bois évidée sur laquelle on a fixé un manche recourbé et tendu quelques cordes. La harpe-cithare est un long bâton, équipé d'un résonateur enalebasse, au milieu duquel est fixé une tige verticale qui sert de chevalet et sur laquelle on fait passer plusieurs cordes en métal.



Tambours pour la danse



Harpe-cithare

© DR



Harpe arquée



Arc musical

© DR



Le rituel qui précède la chasse, destiné à attirer les faveurs des esprits du gibier et à se protéger des accidents, est accompagné de chants importants dans le répertoire des Aka. © DR



Jeux d'adolescentes.